

La pouèchri ou préparation de la poix autrefois

Autor(en): **Surdez, Jules**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **35 (1945)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La *pouèchəriä* ou préparation de la poix autrefois.

Par Jules Surdez, Berne.

Dans nos villages jurassiens, comme ailleurs du reste, grands et petits s'intéressent actuellement aux matches de football, aux motos et autos qui passent en trombe, aux avions qui vrombissent, aux postes de radio, voire même, depuis peu, à la bombe atomique.

Au temps de mon enfance, la venue d'une bicyclette était un événement. Je me souviens de l'arrivée sensationnelle du premier vélocipède: hommes, femmes, enfants, tous étaient accourus devant l'huis et bayaient d'étonnement.

Auparavant, on prenait intérêt aux réparateurs de vaisselle, aux raccommodeurs de parapluies, aux « magnins » ou étameurs ambulants, aux vendeurs de « caquelons » de Bonfol, aux colporteurs de graines potagères, de mercerie, de faux, de clochettes¹⁾. On se rendait volontiers auprès des charbonniers, des chauffourniers, des flotteurs de bois, et, à l'orée d'un bois, auprès d'un campement de tziganes²⁾.

En certains lieux riches en sapinières, à Vendlincourt, par exemple, dans la riante Ajoie; à Vellerat, à Roches, dans la prévôté de Moutier-Grandval; au Noirmont, aux Bois, dans les Franches Montagnes, l'arrivée des « poichiers » ou faiseurs de poix était chaque année attendue fébrilement. Hélas! Depuis trois quarts de siècle on ne les a plus revus...

Les sapins étaient préalablement affermés ou vendus sur place à la criée. « Il me semble encore ouïr le crieur public annoncer les enchères », me contait naguère un vieillard de Vellerat, M. Jules Eschmann, ancien maire. — Trente sous pour la première... Trente sous pour la seconde!... Qui dit mieux? Trente sous pour la... pour la... Hâtez-vous, c'est donné!... Et pour la... et pour la... troisième! Adjugé à Florentin Eschmann! »...

Un beau matin, le *pouèchiä* ou gemmeur, arrivait sur les lieux avec sa femme, ses enfants ou d'autres aides. Avec la hachette de sa *rèchə*, ou racloir à poix (voir figure p. 51*), il enlevait aux conifères trois ou quatre rubans d'écorce de un mètre à un mètre cinquante de longueur, et de cinq à dix centimètres de largeur. Plus tard, à l'aide du racloir du même outil, il faisait tomber la résine desséchée dans une sorte de récipient en écorce

¹⁾ Les *krinpè* étaient des marchands ambulants (on appelle crampettes à Neuchâtel les marchandes de légumes du marché (N. d. l. Réd.); les *mènyïn* les étameurs ambulants (*potchyé* dans le canton de Fribourg — N. d. l. Réd.); les *tapə-tyès* les chaudronniers ambulants.

²⁾ Les *kin vouliŋ* les Bohémiens, les *Sèrèzŋn* étaient les tziganes.

de chêne nommé *rœtchə*. Cette sorte de corbeille s'amincissait pour recevoir plus aisément la résine.

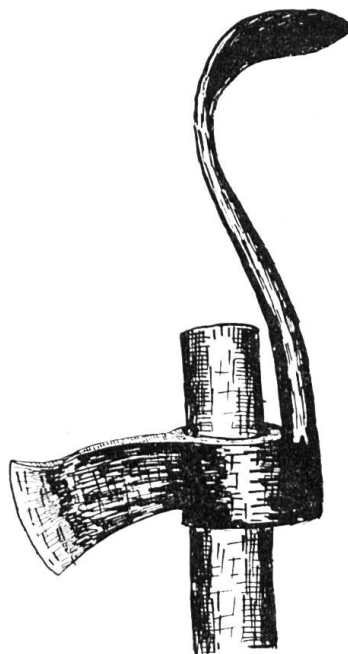
On pratiquait le gemmage à mort sur un arbre très âgé, en lui faisant donner le plus possible de suc résineux. Pour le gemmage à vie, on prenait certains ménagements avec les arbres en pleine croissance. La gemme qui décollait d'une entaille, tombait dans une sorte de godet. De temps à autre, le gemmeur en ravivait l'écoulement par l'enlèvement d'un mince copeau et l'allongement de l'entaille.

Quand elles étaient pleines de résine sèche, on versait le contenu des *rœtchə* dans des sacs qui, une fois le râclage terminé, étaient transportés sur l'emplacement de la *pouèchəriə*. C'était, à Vellerat, au fond du pâturage des *Bin'nə*, auprès d'une fontaine dont l'auge était un tronc évidé rappelant une pirogue lacustre.

La résine, *lə bœtchyon*, était cuite deux heures durant, dans un chaudron, *tchâdiron*, suspendu à une crémaillère, *lə kramèy* fixée à la maîtresse branche d'un érable. Un tourniquet *lə virə*, permettait de l'amener au-dessus d'un feu ou de l'eau de l'auge, recouverte de rondins espacés de cinq centimètres. On remuait sans cesse la résine fondante avec une palette de bois, *lə pâlatə*. On obtenait la même poix que celle nommée poix de Bourgogne ou des Vosges. La poix noire, la poix blanche, la poix-résine ou résine jaune sont à base de thérébenthine, tandis que la poix de houille provient du goudron. La poix des sapins rouges et blancs est la parente pauvre de l'encens, de la myrrhe, de l'aloès, de l'assa fœtida, du copal, du mastic, du succin, de la laque, etc.

Lorsque la résine était bien fondue, on la versait dans un sac à large gueule, de toile peu épaisse, tenu ouvert au-dessus de la claire-voie de l'auge. Ce filtre primitif retenait les débris d'écorce, de lichens, et autres, et laissait tomber la poix ainsi obtenue dans l'eau de la fontaine. La *pouèchəriə* (Val Terbi) la *pouèləriə* (Franches Montagnes) était le gemmage, la récolte, la fonte de la résine, et le lieu à ciel ouvert où se trouvait le foyer. Le *pouèchiə* ou *lə pouèliə*¹⁾ était le gemmeur ou le fondeur.

¹⁾ Les gens de Noirmont sont encore surnommés les *Pouèliə*.



Outil du gemmeur,
hachette munie d'un racloir
($\frac{1}{3}$ de la grandeur naturelle).

En certains lieux, le chaudron n'était point suspendu, mais placé sur un petit ouvrage de maçonnerie, rappelant le foyer où les chanvriers séchaient jadis le chanvre roui *nézi*, avant de le broyer avec la macque, *lè brakə*.

De nombreux curieux (voire des chèvres et des « rouges-bêtes » effrontées), et toute la marmaille du village, venaient suivre les diverses phases de la *pouèchəriə*, tandis que les corneilles croassaient dans la sapinière voisine.

On faisait jadis une plus grande consommation de poix que de nos jours. Elle était employée pour le graissage des essieux, de la machinerie des scieries, moulins et battoirs, pour ébouillanter les porcs et notamment comme emplâtre dans diverses maladies des gens et des bêtes (celles des petits chiens en particulier). On l'utilisait encore, mélangée à de la poudre de brique, pour le greffage des arbres, et les « meiges » la faisaient entrer dans nombre de leurs remèdes secrets.

Avec tant d'autres industries d'antan, tant de petits métiers, la *pouèchəriə* a disparu sans que le dernier cataclysme mondial ait pu la faire renaître même éphémèrement. « Encore une étoile qui a filé, filé, et s'est éteinte » pouvons-nous dire en parodiant le chansonnier.

L'argot au Collège Saint-Michel (Fribourg).

Par André Maillard, la Tour-de-Trême.

L'argot est toujours instructif à bien des points de vue, dans quelque milieu ou quelque endroit qu'on l'étudie. Plus souple que la langue littéraire, quoique beaucoup moins riche, il n'est jamais exactement le même en des lieux différents, et il ne reste pas stationnaire. Toutes sortes d'influences l'atteignent, des événements politiques aux modes passagères parties d'un milieu très restreint.

L'argot des étudiants est probablement l'un des plus hétéroclites, particulièrement à Fribourg, ville bilingue. Il s'additionne d'une foule d'expressions grammaticalement françaises, mais plus ou moins détournées de leur sens primitif; assez, la plupart de temps, pour qu'un non-initié n'y comprenne rien.

Disons tout d'abord que l'argot estudiantin, à part les désignations qu'on pourrait appeler techniques, ne diffère pas autant qu'on le croirait de l'argot ouvrier, voire de celui des faubourgs parisiens, pour autant que nous le connaissons. Jusqu'ici la culture n'a rien changé à cela. Il semble même que